

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 34

Artikel: Idylle villageoise
Autor: Winzeler, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204435>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La découverte des Alpes.

B IEN que nous chantions toujours à tue-tête : « Les Alpes sont à nous, etc. », il y a beau longtemps qu'elles ne nous appartenaient plus guère. Chaque jour nous perdons, cime après cime, le peu qui nous en reste. Les Alpes nous appartiennent tant qu'elles furent ignorées. Du jour où on les découvrit, elles devinrent la propriété des ingénieurs, des hôteliers et des étrangers. On nous y tolère, c'est tout.

Elle ne date pourtant pas de très loin, la découverte des Alpes.

Les poètes latins n'ont parlé des Alpes que par oui-dire ; ils ne les connaissaient pas. Silius Italicus, entre autres, décrit le passage d'Annibal sans avoir la moindre idée des montagnes dont il parle. Ammien Marcellin, l'historien des empereurs, est le premier qui nous fasse part de ses impressions personnelles : il décrit avec quelque détail son passage du mont Genève, 400 ans environ après Jésus-Christ. Sept siècles plus tard, l'empereur d'Allemagne, Henri IV, franchit le Mont-Cenis pour aller à Canossa implorer le pardon du pape Adrien. Son historien Lambertus raconte les fatigues inouïes de ce voyage exécuté en hiver. Plus tard encore, un évêque de Nassau écrit une relation analogue de son passage par le grand Saint-Bernard, vers la Noël de l'an 1128. Se rendant au concile de Constance et traversant les montagnes du Tyrol, le pape Jean XXIII se voit à plusieurs reprises précipité dans la neige. Ces chutes lui paraissent d'un mauvais augure.

Un prince allemand qui traverse les Alpes suisses en 1495 fait ces remarques judicieuses : « Peu de maisons et beaucoup de vaches ; sur les cimes, une neige tombée avant Jésus-Christ, et devenue dure comme la pierre. »

La relation du voyage de Benvenuto Cellini à travers les Grisons est la première qui contienne quelques détails sur le paysage. Les prédécesseurs du grand orfèvre florentin se contentent de parler de leurs fatigues et des périls de la route ; ils sont loin de trouver le pays beau, pittoresque, délicieux. Au siècle dernier, un lord anglais fait la première tentative connue de passer le Saint-Gothard en voiture : il loue deux ou trois cents paysans pour hisser jusqu'au sommet son véhicule et sa précieuse personne, l'une contenue dans l'autre. Le sentiment de la beauté du paysage alpestre est un sentiment tout moderne : les poèmes d'Albert de Haller, les voyages d'Horace-Bénédict de Saussure et les pages éloquentes de J.-J. Rousseau en ont été les premières manifestations.

Aujourd'hui la poésie court grand risque de sombrer dans les facilités de toute sorte offertes aux voyageurs et dans le luxe des hôtels de montagne.

Diable ! — Deux jeunes dames, fort élégantes, s'affligeaient entre elles de la mode du décolletage.

— Que deviendrons-nous en hiver, disait

l'une. On exige trop, vraiment. Où cela s'arrêtera-t-il ?

— Ma foi, j'en ai pris mon parti, ça s'arrêtera où l'on voudra.

Voilà pourquoi !

CHANSON D'ANTAN

Qu'avez-vous donc, jeune fille,
On entend, matin et soir,
Dans les prés, sous la charmille,
Vos chants d'amour et d'espoir ?
— C'est qu'un grand bonheur m'enchanté :
Mon « Cher » m'a donné sa foi !
Et voilà pourquoi je chante,
Je chante, voilà pourquoi !

Qu'avez-vous donc, jeune fille,
Pourquoi ce joli soulier,
Cette jupe qui scintille,
Ces cheveux qu'il faut lier ?
— Mon « Cher », ce jour, me fait fête :
Il se marie... avec moi !
Voilà pourquoi je m'apprete,
M'apprete, voilà pourquoi !

Qu'avez-vous donc, jeune femme,
Pourquoi ce visage en pleur ?
Avez-vous la mort dans l'âme ?
Survient-il quelque malheur ?
— A la guerre il part sur l'heure,
Me laissant tout en émoi...
Et voilà pourquoi je pleure,
Je pleure, voilà pourquoi...

Au loin, la vie est amère...
Si le « Cher » ne revient pas ?
— Je pense devenir mère
Bientôt, d'un beau petit « gas ».
S'il est le « portrait du père,
Il calmera mon émoi,
Et voilà pourquoi j'espère,
J'espère, voilà pourquoi !

L. MASSARD.

Ces beaux messieurs. — Un dandy achète au marché pour quatre sous de poires à une paysanne.

— Pardon, monsieur, c'est vingt centimes, observe la marchande ; vous ne m'avez donné que quinzence.

— Permettez, réplique l'élégant avec hauteur, je vous ai donné quatre sous.

— Je vous assure que non, monsieur.

La dispute s'anime. Les curieux font cercle.

— Pas tant d'explications, fait le dandy, avec dignité ; faites votre caisse.

Ceint que l'est que l'amour.

O N certain gaillard, qu'on lui desai qu'étai vôleit dâo coté de Gumoëns, étai z'u onna veillé couennâ pè vai la serveinte, onna galéza fehie qu'aberdzivè, et qu'avâi sa tsambra per d'amon.

Sè camerâdo sè peinsirant dè lâi fèrè 'na farça. Après avâi doutâ l'êtsilla s'ein vant d'égue-nautsi on vilho vant que vont guanguelhî dâ coutset dâi z'égras, découté la tsambra à la serveinte, et avoué 'na cordetta, l'attatsant dâ pèclliet dè la porta, et lo reimpiant dè totès

sortès dè bourtiâ : on arrojào cabossi, tot plien dè coquès, on toupin, on pomeau dè tâi, dâi vilhiès saraillès, on crouïo bernâ et onna panèra dè vilhie ferraille.

L'amoeirâo qu'atteindâi que tot sâi à nov'ion po s'ein allâ, du qu'on lâi avâi remoa l'êtsilla, sè décidè d'allâ avri la porta po s'esquivâ ; mâ à l'avi que l'eimpougne lo pèclliet, palapraô ! rrrrô !... bôô !... tào !... flào !... lo van, que n'étâi qu'abetsi su lè z'égras et que n'étâi ratenu què pè la cordetta, fâ lo betetiu, et totès cliâo bregandéri qu'étant per dedein rebedoulant avau lè z'égras ein faseint on boucan d'einfai.

Lo maitrè dè la mâison qu'out cliâ chetta, chaôtè frou tot épouâiri, preind on dordon et s'ein va vairè cein que y'avâi ; mâ quand l'est dein l'allâie, tot étâi tranquillo. L'eut bio criâ : qu'est-te çosse ?... lâi a-le cauquon perquie ?... Nion ne repondâi rien. Adon s'ein va einfatâ dâi tsaussès et allumâ lo crâisu, et montè amont lè z'égras po savâi cein qu'ein irè. Quand vâi la porta de la serveinta eintrebailâ, sè démaufiâ dè l'affèrè et va tot drâi dedein, iô trâovè l'ami Niafou pe moo què vi, catsi pè derrâi la porta.

Lâi vâo demandâ cein que cè comerce allâve à derè ; mâ lo pourro diabliô qu'atteindâi adé on coup dè chaton et que grulâvè coumeint la quiaa dè 'no tchivra, ne savâi trâo què derè. Lo maitrè nè put s'eimpatsi dè recaffâ, et l'autro sè ramassè dâo pe vito et sè va réduirè ein djurant que dè sa viâ ne retornâvè âi gaupès.

Les grands fleuves. — On dit toujours que les Français ne connaissent pas la géographie. Aux Allemands, en revanche, personne, assure-t-on, n'en peut remonter sur ce point.

Notre compatriote, le célèbre savant Frédéric Troyon, se trouvait en Allemagne. Dans un salon, un professeur lui demande :

— Vous êtes de Lausanne, monsieur ?

— Non, monsieur, je suis de Cheseaux.

— Cheseaux ?... Cheseaux ?... Cheseaux ?

— Oui, Cheseaux sur la Mèbre.

— Ah ! foui, foui, foui, sur le Mèbre, Cheseaux sur le Mèbre ! foui, foui.

Idylle villageoise.

I

L e cautionnement, cette plaie de nos campagnes, n'avait pas épargné le père de Daniel.

Un ami vous entraîne au café, on boit quelques verres qui vous mettent de joyeuse humeur et l'on signe, pris d'un attendrissement soudain pour celui qui vous offre gros intérêts et belles garanties, — en paroles. Puis viennent les hypothèques, les mauvaises récoltes, la saisie finale.

Lorsque le père de Daniel mourut, à soixante ans, usé par le travail et le chagrin, son fils se trouva sans ressources.

Le jour où Daniel quitta le village, personne ne lui fit un bout de conduite ; ce n'était plus qu'un sans-le-sou, un misérable. En traversant

la forêt, une forêt qui avait appartenu à son père, le pauvre garçon revivait son enfance ; il revoyait sa famille, ses amis et son amie, la petite Jeanne au syndic, si bien élevée et si bonne. S'étaient-ils assez amusés ensemble à courir dans la mousse, à cueillir les anémones, le muguet et les pervenches, à manger des myrtilles, des framboises ! Et, tenez, voici, là tout près, à la sortie du bois, le buisson où il y avait tant de mûrons l'an passé et le bel églantier à côté, où Jeanne avait été butiner, semblable à une abeille.

— Je la croyais partie, monologuait Daniel, quand rieuse elle apparut couronnée d'églantines et de myosotis. Mais elle aussi doit me mépriser.

Et Daniel, un courageux pourtant, pleurait à cette seule pensée. Que voulez-vous ? C'était plus fort que lui, et personne, personne ne le voyait.

— Ne pleure pas, Daniel, tu me fais trop de peine.

C'était bien Jeanne, la Jeanne au syndic, qui était devant lui, belle déjà dans la grâce de ses dix-sept ans.

Oh ! cette apparition radieuse qu'il évoquait tout à l'heure... et Daniel pleurait, pleurait comme une source des bois.

Alors la naïade prit la tête de la source des bois.

— Ecoute-moi, Daniel, tu es un vaillant ; va, fais toujours ton devoir et reviens, je t'attendrai. Au revoir, ami.

Et, dans un élan, Jeanne lui donna deux baisers et s'enfuit.

— Jeanne ! appela Daniel.

Mais Jeanne était déjà loin.

Deux baisers de Jeanne ! et ce qu'elle avait dit ! Non, il n'était plus malheureux ; le petit oiseau bleu chantait dans son cœur...

II

Quand le coucou ne chante plus,
C'est que les blés mûrissent.

Le temps avait marché, depuis près de trois ans que Daniel était parti. Les uns le disaient à Paris, chez un comte, d'autres affirmaient l'avoir vu servir des bocks à Genève, au Grand-Café ; mais la version générale fut qu'il avait mal tourné. C'était le grand Robert qui le savait, le grand Robert qui voulait Jeanne et ses écus. Parbleu ! ne l'avait-il pas aperçu à Lyon, vêtu comme un galvaudeux, un va-nu-pieds ?

Sans ajouter foi à tous ces racontars, la gen-

tille Jeanne en souffrait beaucoup, lorsque Daniel revint brusquement.

C'était vraiment un beau gars, solide, musclé et travailleur. On le vit bien quand il paya comptant la maison qui domine le village et dont nul ne voulait, parce qu'elle était trop exposée à la bise. Mais Daniel y tenait. Il loua du terrain à la commune, dont il fit un champ de pommes de terre, un champ de blé et l'autre de trèfle et de luzerne. Son horizon était borné derrière par les grands bois de Sainte-Catherine ; à l'est, le regard se baignait dans le grand lac tout bleu et, plus loin, l'Alpe se dressait majestueuse, verte, rose ou blanche, selon le caprice des heures.

Des poules, des lapins, deux chèvres et une vache, une charrue et tous les outils aratoires composaient son chédaïl.

Mais pourquoi avait-il acheté « La Maison à la bise » ? Parce qu'il voyait celle de Jeanne.

Sa maison à lui était son castel, non point un de ces vieux castels aux rares fenêtres, car le soleil y entraît à grands flots et, la nuit, la belle lune venait dans sa chambre. Coquette et grande dame, elle se mirait complaisamment dans la petite glace, puis, curieuse comme une fille d'Eve, elle glissait sur l'armoire polie, reluisait sur la modeste vaisselle, argentait les cuillers et les fourchettes, dorait le dos des livres et longuement s'attardait sur la couche où reposait Daniel ; elle le baignait, l'imprégnait de son doux fluide qui calme et qui apaise, elle lui souriait...

III

Le cœur de Jeanne bondissait dans sa poitrine lorsque, de la forêt où elle était cachée, elle vit apparaître Daniel sur son champ dans lequel les coquelicots mettaient une flamme de pourpre au milieu des blés d'or et les bleuetes qui ressemblaient à des yeux.

L'amour rend timides les plus courageux et Daniel était follement amoureux. Il évitait tout le monde et surtout Jeanne — Qu'était-il auprès d'elle ? — à tel point qu'il n'allait même plus abreuver sa vache à la fontaine du village ; il tirait de l'eau à son puits pour lui et ses bêtes. Mais quand venait le soir, son labour terminé, il s'asseyait sur un banc et, longuement, dissimulé par une haie de groseillers, il contemplait la maison de Jeanne. Les oiseaux s'endormaient sous la lourde feuillée, tandis que, une à une, puis par milliers, les étoiles illuminaient l'immense coupole du ciel. Silencieuse, une chauve-

Gérard, en achevant ce discours, jette fièrement le *Gand* ; et Grandson, entraîné par un mouvement irrésistible d'indignation ou de haine, le relève au grand étonnement de toute la cour. On vit bien plutôt dans cette action, le courroux dont il n'avait pu se défendre, ou le ressentiment de quelque ancienne injure, que le soin de repousser une calomnie absurde, déjà victorieusement réfutée, et depuis huit ans oubliée. On eut attendu plus de sang-froid d'un héros, ou peut-être une autre vengeance. Quelques-uns prétendent qu'on ne pouvait se tenir pour offensé par un homme qui avait donné plusieurs preuves de démençance : d'autres jugeoient que le seigneur d'Estavayer ayant trouvé douze gentilshommes pour appuyer son défi de leur présence, Grandson ne pouvoit le recuser comme *hors de sens*.

Cependant, à peine Othon a-t-il relevé le *gand* de Gérard, que se rappelant tout-à-coup le dernier vœu de Catherine expirante, un frisson général le saisit : ce qu'il éprouve tient à la fois du pressentiment et du remords, mais il surmonte cette impression ; et se signant de la croix, il dit au comte : « Monseigneur, je déclare ici, devant vous, au nom de la très Sainte Trinité, que cet homme, ce Gérard d'Estavayer ici présent, en a menti par la gorge. J'aurais pu, je devois peut-être dédaigner une aussi vile imposture... le motif qui le presse m'est connu depuis longtemps, car sa haine ne date pas d'aujourd'hui ; et quel

souris passait dans l'ombre, les grillons chantaient, ça et là un ver luisant piquait la luzerne de sa petite lumière de soufre et les fleurs du jardin embaumaient l'atmosphère tranquille.

Alors Daniel, le cœur gros, traversait la route, s'arrêtait au bas de son champ de blé, presque à l'orée de la forêt.

— Jeanne ! appelait-il.

— Jeanne... Jeanne... anne...

— Je t'aime !

— Je t'aime... t'aime... aime...

Et chaque soir il s'en allait ainsi, criant au bois sa grande peine d'amour et l'écho lui répondait. Qu'est-ce donc que l'écho sinon la voix des hamadryades mystérieuses qui vivent dans le cœur des vieux chênes ?

IV

— Jeanne !

— Jeanne... Jeanne... anne...

— Je t'aime !

— Je t'aime... t'aime... aime...

— Je t'aime, Daniel !

Daniel, les yeux hagards, courut, franchit d'un bond le ruisseau qui babille à la lisière du bois.

Jeanne, oui la Jeanne au syndic était là debout, toute pâle dans un rayon de lune.

Les femmes ont parfois de ces tendres audaces quand elles savent et Jeanne savait.

— Viens avec moi, dit Jeanne simplement. Et Daniel la suivit, il rêvait sans doute...

— Ta façon d'agir est positivement scandaleuse, mon garçon ; cela ne peut pas durer.

— Scandaleuse, monsieur le syndic ! balbutie Daniel.

— Allons donc. Depuis plus d'un an que tu cries le nom de ma fille à tous les échos. Qu'as-tu ? parle.

— Je n'ose pas...

— Aimes-tu Jeanne ?

— Oh ! si je l'aime ! et Daniel joint ses mains.

— Puisque tu l'aimes, mon brave, embrasse-la, je te la donne, mon fils. H. WINZELER.

Permettez ! — Un de nos lecteurs a entendu, l'autre jour, à la rampe du Petit-Chêne, à Lausanne, le soliloque suivant d'un bonhomme qui avait l'air de fort mauvaise humeur :

— Que le chef de gare m'ait engueulé quand j'ai voulu traverser les voies, je n'ai rien à dire ; mais ce qui est trop fort, c'est d'avoir attrapé au derrière un coup de pied d'un simple employé !

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

18

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique
du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE XIV (suite).

UN DÉFI JURIDIQUE

Qu'il faulusement, et malvaïsement a été consentant de la mort de feu mon redoutable seigneur, Monseigneur de Savoie, et voirement de celle de messire Hugues de Grandson, seigneur et propre frère du susdit Othon. De quoi ne pouvant donner preuve, je maintiendrai mon corps envers le sien, en la bonne ville de Modon, où raison doit se faire de toutes les causes touchant les bannerets.

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

» que soit le mépris que je lui doive, elle a fait tout
» le destin de ma vie. L'état actuel de ma santé, et
» le soin de purifier nos ames, pourroient m'auto-
» riser à demander un délai ; mais je ne veux que
» le tems nécessaire pour préparer nos harnois et
» nos chevaux. Ce ceux qui ignorent les disses-
» sions qu'entraîneroit un délai semblable après un
» défi formel, ou qui voyent d'un œil indifférent les
» malheurs qui peuvent en résulter pour le pays et
» pour notre jeune souverain, demandent des dé-
» lais pareils ; pour moi, qui cherche à prévenir
» tous les maux que pourroit entraîner notre
» querelle, me voici prêt à la terminer aujourd'hui
» même si l'on veut ; mais par devant vous, Mon-
» seigneur, par devant les nobles chevaliers que
» voilà ; et non point au pays de Vaud ; car je
» pourrois trouver à Moudon, les embûches qu'un
» perfide ennemi me prépara autrefois au ravin de
» Cheires. Par ainsi, je répète que cet homme
» en a menti. »

Othon ayant cessé de parler, fit une profonde révérence au jeune comte, puis il remit à Mielwil, le *gand* de Gérard.

Alors ne pouvant reculer, le prince permit le combat, dont il régla toutes les conditions avec ceux des chevaliers de sa cour, qui ayant porté les armes sous le fameux *Comte Verd*, s'étoient acquis le plus de réputation ; puis s'agenouillant à son prie-Dieu, il dit : « Au nom de Dieu le père, le Fils et le Saint-Esprit : Nous voulons, et jurons